

Faire corps – Prendre corps – Donner corps aux ambiances urbaines

La validité de ces hypothèses de travail a été discutée par les trois équipes collaborant à cette recherche internationale lors de rencontres par visioconférence et lors de trois séminaires :

- au Brésil entre le 26 et le 30 octobre 2009, avec l'équipe du *Laboratorio urbano* de la Faculté d'Architecture de l'Université Fédérale de Bahia. Cette équipe, composée d'architectes et de chorégraphes, questionne, dans un de ces axes de recherche, les liens entre esthétiques urbaines, corps et villes ;
- en France entre le 7 et le 11 décembre 2009, avec l'équipe du *CRESSON* (UMR CNRS 1563) de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (France). Cette équipe, composée d'architectes et de sociologues, est spécialisée dans l'étude des ambiances architecturales et urbaines ;
- au Canada entre le 21 et le 25 juin 2010 avec l'équipe du *Centre Léa Roback* de l'Université de Montréal²³. Cette équipe, composée d'urbanistes et de géographes, tente d'articuler les problématiques de la santé publique à celles de la marche en ville.
- Chacun de ces séminaires, dont nous livrons les programmes en annexe de ce rapport, ont alterné des périodes d'enquêtes de terrain, des périodes de mise en commun des données empiriques et des périodes de débat scientifique.

La confrontation de nos hypothèses de travail au terrain s'est donc faite dans trois villes de trois pays différents :

- Salvador de Bahia (Brésil),
- Grenoble (France),
- Montréal (Canada),

Le choix de ces localités, bien qu'animé par la qualité des échanges tissés préalablement avec les équipes partenaires, répond également à une préoccupation majeure : celle de replacer l'humain et la complexité de ses attaches (notamment culturelles) au cœur des problématiques ambiantales et environnementales. Au-delà du primat de l'universel, nous souhaitons en effet porter attention non seulement aux détails de la vie quotidienne mais aussi aux fluctuations de ces singularités dans des cultures (habitantes et aménagées) et dans des contextes (spatiaux, sensibles, sociaux, temporels) différents. Car finalement, si le recours à la marche à pied et le développement d'aménagements favorables se généralisent, la forme et le rythme de ces évolutions diffèrent d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une décennie à l'autre, modifiant la nature même de l'expérience sensible dans ces divers

²³ Ce séminaire a été financé, sur la base du projet français, par l'Institut de Recherche en Santé (IRSC) du Canada.

contextes. Pour exemple, alors que le recours à la marche à pied peut être aujourd'hui un choix écologique (voire politique et moral) pour nombre de citoyens européens ou nord américains, il demeure le seul moyen de se déplacer pour les populations défavorisées d'Amérique du Sud ou d'Afrique. En outre, les conditions même du déplacement piéton (confort de la marche, durée des trajets, poids du climat, qualité des aménagements proposés, risques sécuritaires...) modifient les rythmes et les manières de marcher dans ces divers pays, les façons de se vêtir, les sensations et les modes de perception de la ville... Or, force est de penser que de telles disparités engendrent des rapports forts différents entre les piétons et leur environnement. En faisant cette remarque, nous souhaitons dépasser les travaux de Simmel, Kracauer et Benjamin qui, malgré leur intérêt, n'ont que très peu porté attention aux variations culturelles de l'expérience urbaine. Dans cette perspective, la convocation des « phénomènes de surface » dans ce travail, comme l'accumulation de détails liées à la vie piétonne de ces différents pays, n'est jamais illustratrice. Ces deux principes fonctionnent d'abord comme des moyens de rendre compte des modulations contextuelles de l'expérience sensible ordinaire. Ils constituent ensuite des façons de nuancer et de critiquer la pensée parfois trop généraliste ou trop techniciste de « l'aseptisation » ou du « réenchantement » de la ville contemporaine.

Lors de ces trois séminaires, les hypothèses invoquées préalablement ont été mises à l'épreuve d'un dispositif d'enquête novateur et collaboratif articulant trois démarches complémentaires :

- **le « faire corps » avec les ambiances urbaines,**
- **le « prendre corps » avec les ambiances urbaines**
- **le « donner corps » aux ambiances urbaines**

Plus que successives, ces 3 démarches s'articulent dans un mouvement répété permettant de mettre en perspective et en forme, à chaque moment de la réflexion, les corpus récoltés et analysés.

I. Faire corps avec les ambiances urbaines : une épistémologie de l'imprégnation

Il s'agit, dans cette phase d'enquête, de tenter de répondre à la nécessité de mettre en œuvre les outils méthodologiques nécessaires au développement d'une pensée du corps de « s'interroger sur le corps, outre s'interroger sur sa mise en mouvement, sur ses postures, sur les divers registres gestuels et sensibles du rapport à l'autre ou à l'environnement, c'est aussi questionner des sensations, des impressions, des affects, des humeurs... à peine palpables, souvent éphémères, difficiles à exprimer par le langage. Or, comment observer, dire et décrire cet indicible du corps en espaces publics ? Quelles médiations mettre en place ? » (Thomas, 2008, 2010).

La voie privilégiée dans ce travail pour précisément penser cette dimension pré-réflexive de l'expérience urbaine consiste à **développer une épistémologie de l'imprégnation**. Le parti-pris de cette démarche est

d'impliquer le corps du chercheur dans les méthodologies d'enquête, c'est-à-dire faire du corps autant un objet d'étude qu'un outil d'expérimentation. Dans cette perspective, le choix fait dans cette recherche est de revenir à des méthodes d'enquêtes proches de l'ethnographie, valorisant un processus constant d'oscillation entre le maintien nécessaire d'une certaine distance critique du chercheur envers son terrain et son implication. Formulé autrement, il s'agit, dans cette phase de travail, de faire du corps du chercheur, tel qu' « en prise » et affecté par les diverses situations auxquelles il participe, non seulement un instrument de captation mais aussi un instrument d'intelligibilité des processus à l'œuvre au quotidien dans les rapports des piétons entre eux et aux ambiances urbaines. De ce point de vue, le détour par la subjectivité du chercheur, et le refus d'une position de surplomb vis-à-vis du terrain, nous apparaissent comme des voies nécessaires pour une approche de la complexité de l'expérience sensible ordinaire. Car finalement « que la production de savoir soit indissociable du parcours *in situ* de l'enquêteur, de ses arpentages corporels, de ses imprégnations atmosphériques, de ses expériences sensibles et de ses bricolages pratiques, n'implique pas que celui-ci s'abîme dans l'infinie profusion des sensations de son « courant de conscience » ou dans la peinture impressionniste et intuitionniste de son « monde vécu ». (...) Le travail de terrain dépend de bout en bout de la capacité de l'enquêteur à se déporter vers le point de vue des autres, à puiser dans ses propres réserves d'expérience des éléments de compréhension des situations, à s'installer dans un entre-deux d'où un processus de traduction réciproque entre mondes s'avère possible » (Céfaï, 2003).

1.1 Des marches urbaines collectives : l'errance, la glisse, la flânerie

Compte tenu de ces présupposés méthodologiques, ce temps d'enquête a donc pris la forme de marches urbaines collectives. Par rapport aux procédures d'enquête couramment utilisées au CRESSON²⁴, le protocole que nous proposons, en valorisant précisément la dimension collective de la marche plutôt que sa dimension solitaire ou d'accompagnement, souhaitait se rapprocher au plus près de l'expérience ordinaire du piéton. En outre, ce protocole permettait de confronter le chercheur à ces frottements et à ces ajustements permanents qui constituent non seulement l'ordinaire des déplacements à pied en ville mais aussi la quintessence des rapports du piéton à l'environnement.

Précisément, pour chacune des marches, deux types de consignes ont été données. La première consigne, commune à toutes les marches, a consisté à demander aux participants (une quinzaine, répartis en groupe de 3 enquêteurs issus de champs disciplinaires différents) de partir à la découverte du quartier en se laissant « embarquer » et « imprégner » par ses ambiances et son

²⁴ Nous pensons notamment à la méthode « des itinéraires » initiée par Jean-Yves Petiteau : Jean-Yves, Petiteau (2010). « Etre à la rue » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80

Nous pensons également aux méthodes « des parcours commentés » et de la « marche au Je, Tu, Il » initiées par Jean-Paul Thibaud : Jean-Paul Thibaud (2001). « La méthode des parcours commentés » in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (date). *L'espace urbain en méthode*. Paris, Ed. Parenthèses, pp.79-98 ; Jean-Paul Thibaud (2010). « Des modes d'existence de la marche urbaine » in Rachel Thomas (sous la dir de). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris, Ed. des Archives Contemporaines, pp. 63-80 et pp. 43-62.

tempo. Dans cet objectif, aucun plan ni aucune carte n'étaient au préalable fournis aux enquêteurs. Seuls, un point de départ, un lieu de retour, les limites du quartier et une durée de parcours étaient signalées. Compte tenu du peu d'intérêt porté jusqu'à présent par l'équipe du CRESSON aux modalités tactile et olfactive²⁵, pourtant largement mises en cause dans l'évolution actuelle de l'aménagement de la ville piétonne, il était par ailleurs demandé à chacun de ces groupes de marcheur de prêter plus particulièrement attention à ces deux dimensions sensibles du parcours urbain.

La seconde consigne, différente pour chaque quartier, concernait plus particulièrement la forme même de la marche à accomplir. La mise à jour de cette consigne a été permise par un travail préalable de pré-enquête, réalisé avant la tenue du séminaire par chacune des trois équipes responsables à tour de rôle de leur organisation dans chaque pays. Cette consigne a consisté à mettre en adéquation le potentiel déambulatoire de chaque quartier avec des manières de marcher particulière. Ainsi, il a été demandé à chaque groupe de participant d'*errer* au sein du quartier du Pelourinho, de *glisser* au sein du quartier Europole et de *flâner* au sein du quartier International²⁶. Autrement dit, il s'agissait là de ré-adopter l'attitude de marcheur qu'avaient Simmel, Kracauer et bien sûr Benjamin pour s'imprégner des ambiances urbaines, observer le ballet incessant des corps et récolter ces impressions fugitives si précieuses pour la description de l'expérience sensible ordinaire des piétons. À chaque fois, l'outil dont disposait chaque marcheur pour consigner son parcours était un appareil photo. À l'issue de cette marche collective, puis d'un temps d'isolement destiné à permettre à chacun de consigner ses impressions dans un journal de bord, les différents groupes d'enquêteurs se retrouvaient pour une séance de retour d'expérience et d'échange. Ces séances, systématiquement enregistrées, avaient pour objectif de rendre compte des ambiances et de la vie du quartier.

1.2 Les terrains des marches collectives

Ces marches, d'une durée d'environ 1H30, ont eu lieu pour chaque ville dans les quartiers suivants :

- le quartier du Pelourinho à Salvador de Bahia,
- le quartier Europole à Grenoble,
- le quartier international à Montréal.

Le choix de ces quartiers n'est pas neutre. D'une part, chacun a fait l'objet d'opération de requalification urbaine questionnant les problématiques de l'« aseptisation » et du « réenchantement » de la ville contemporaine. D'autre part, chacun présente des qualités (spatiales et sensibles) particulières qui mettent autant en jeu les manières de marcher que les formes ordinaires de la sociabilité publique.

²⁵ Concernant le tactile, seul un DEA a été soutenu au sein de l'UMR 1563 et avait abordé, de manière substantielle, la question de la perception des ambiances podo-tactiles lors d'un cheminement piéton : Coulon, Fabien (2005). *Rôle de la modalité tactile dans le déplacement du piéton en ville*. DEA Ambiances Architecturales et Urbaines sous la dir. de Rachel Thomas, Cresson, Ecole polytechnique de l'université de Nantes. La question des odeurs a été, quant à elle, abordée par Suzel Balez (2001). *Ambiances olfactives dans l'espace construit*. Thèse de Doctorat sous la dir. de Jean-François Augoyard, Cresson, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes.

²⁶ À propos de ces variations des manières de marcher en ville, lire : Thomas, Rachel (2010). « Architectural and urban atmospheres : shaping the way we walk in town » in *COST 358 Pedestrians' Quality Needs, Final Report, Part.4 « Measuring walking »*, pp.54-68.

Le quartier du Pelourinho à Salvador de Bahia



(source : google earth, montage : GB)

Situé dans la partie haute de la ville, Pelourinho est le quartier historique de Salvador da Bahia. Il domine la partie basse de la ville où se trouvaient le port et le marché aux esclaves. Pelourinho signifie « petit pilori », c'est dans ce quartier qu'étaient exécutés publiquement les esclaves. Reconnu pour son patrimoine architectural de la Renaissance, ce quartier est constitué de maisons basses polychromes (à dominantes bleues, jaunes, roses et blanches) d'inspiration portugaise. On y trouve aussi un très grand nombre d'églises baroques datant de cette période de la colonisation, ainsi que d'autres édifices religieux tels que des couvents et carmels.



Le port et l'ancien marché aux esclaves vus depuis Pelourinho ; place et rue à Pelourinho (photos SB)

Inscrit au patrimoine de l'UNESCO en 1985, Pelourinho a fait l'objet d'une vaste campagne de restauration au début des années 1990. Vidé et nettoyé, ce quartier populaire a depuis pris une dimension essentiellement touristique. Le visiteur monte et descend des rues pavées de cabessas negras (gros pavés ronds et noirs, dits « têtes de nègres »), dans un décors de maisons coloniales. Pelourinho demeure un quartier animé par les écoles de capoeira et les formations musicales qui investissent ses rues certains soirs.

Le quartier Europele à Grenoble



(source : google earth, montage : GB)

Le quartier Europole situé à l'Ouest du centre-ville historique de Grenoble, fut construit au début des années 90. Ancienne gare de triage de la SNCF, il représente actuellement l'un des pôles d'affaires et de finances des plus importants pour l'agglomération grenobloise, notamment avec la présence du World Trade Center Grenoble. D'autres établissements (École de Commerce de Grenoble (1990), Cité Scolaire Internationale (2001), Palais de Justice (2002)) ainsi que la proximité de pôles de recherche et de technologie (Minatec (2006), Polygone Scientifique (1967), confèrent à ce quartier cette nomination de convergence économique. Quelques logements, bars et restaurants viennent compléter le paysage urbain de ce secteur de la ville. Annexé à la gare ferroviaire et routière de Grenoble et traversé par une ligne de Tram, le site est très bien desservi sur le plan des transports en commun.



World Trade Center Grenoble, place R. Schumann ; exemple de séparation des flux circulatoires (photos RT)

Cette vocation urbanistique engendre une forme d'utilisation spatiale particulière, rythmée par les cadences pendulaires des travailleurs. Le site est donc investi aux heures de pointe par les employés des bureaux avoisinants et quasi délaissé en dehors de ces périodes d'affluences. Les rares commerces du secteur doivent ainsi agencer leurs heures d'ouverture en fonction de ces modulations temporelles. De plus, ces courts moments d'activités, nuisent donc à l'implantation de commerces de proximité et à la création d'une vie de quartier proprement dite. Ce quartier est alors tributaire d'un urbanisme fonctionnel et sectaire, le site étant voué à des activités uniquement tertiaires, les grandes banques françaises y ayant installées leurs locaux. L'aménagement suit cette même vision, couloirs réservés et dessinés par des matériaux divers, l'ensemble du secteur est à l'image des nouvelles normes d'accessibilité urbaine.

« ... C'est le signe que c'est un endroit mono-fonctionnel, on ne voit pas de gens nulle part, il y a peu d'activité au rez-de-chaussée. On est vraiment dans un parfait exemple d'un urbanisme fonctionnel où les fonctions sont séparées les unes des autres... » (Paul)

Le quartier international de Montréal



(source : google earth, montage : GB)

Inauguré en 2004, le Quartier International de Montréal (QIM) se situe entre les deux plus grands pôles touristiques du Québec, à savoir le Vieux-Montréal et le Centre-ville. Initié par la Caisse de dépôt et de placement du Québec en 1997, le projet consiste en la construction d'un quartier de croissance stratégique pour la ville de Montréal. Il vise à valoriser, consolider et développer la ville de Montréal quant à sa vocation économique au niveau international. Ainsi, l'ensemble de ces espaces publics (voiries, places publiques, mobiliers urbains) ont été réaménagés afin de créer un cadre de vie de prestige et d'exception.



Vue du QIM (source:www.qimtl.qc.ca)

vue du QIM, Square Victoria (photo RT)

Un mobilier urbain sombre, unique à Montréal, a été mis en place afin de donner une identité particulière au quartier. Deux places publiques majeures ont été réaménagées, le square Victoria et la place Jean-Paul Riopelle, avec l'intégration de sculptures, fontaines et jets d'eau afin d'attirer autant les riverains que les touristes et congressistes de passages à Montréal. Le quartier propose également un circuit composé d'une vingtaine d'œuvres permettant de découvrir sa vocation culturelle.